

René DE NICOLAY

CICÉRON, MARC-ANTOINE ET LE CHÂTIMENT DE L'HISTOIRE

Au terme de sa réflexion rhétorique et politique, un an avant sa mort, Cicéron place sous l'égide de Démosthène sa lutte contre Antoine¹. La figure de l'orateur a déjà longuement cheminé dans son esprit. Lorsque l'Arpinate commence ses études, elle ne jouit pas encore de la valeur universelle et éminente qu'on lui reconnaîtra par la suite : figure d'école, sa production est sans doute bien connue des écoles de rhétorique² ; élève de Platon, selon une certaine tradition³, Démosthène a de quoi séduire ceux qui, comme Cicéron, tâchent de concilier l'art oratoire et la philosophie⁴. Pour autant, les préoccupations des rhéteurs d'Asie, chez qui le jeune Marcus s'initie à l'éloquence, ne sauraient les porter vers l'adulation de Démosthène ; à Rome même, s'il est probable que l'Athénien ait été parfois pris pour modèle, l'*oratio summissa et lenis* (« façon de s'exprimer humble et douce⁵ ») de la *nobilitas*⁶ s'accommoderait mal de la rudesse et de la *παρρησία* démosthénienne⁷ ; quant aux *populares*, ils peuvent difficilement trouver leur champion en Démosthène, qui a fait de la censure intraitable des vices populaires un des éléments constitutifs de son ἦθος.

C'est à la faveur de la querelle de l'Atticisme que Cicéron porte vraiment Démosthène au pinacle des orateurs. Face aux défenseurs d'un parler sans artifice, le consulaire exalte le travail qui sous-tend les discours de l'Athénien : la *copia* (« abondance oratoire ») et l'*ornatus* (l'ornement du discours par le recours aux tropes et aux figures) qu'il prête à son modèle sont nécessaires pour rendre sensibles au public les pensées

1. Le présent travail est issu de recherches dirigées par les professeurs Paul Demont et Carlos Lévy, à qui j'exprime toute ma gratitude, pour leur bienveillance et leur patiente attention. Le professeur Jean-Louis Ferrary a accepté de lire et de corriger le texte ; qu'il en soit très vivement remercié.

2. Dans le *De Oratore* (*De Or.*), III, 71, Démosthène est dit *familiar nobis propter scriptorum multitudinem* (« plus connu de nous en raison du grand nombre de ses écrits »). Il est l'orateur grec le plus cité par la *Rhétorique à Herennius*, avec quatre occurrences.

3. L'origine de cette filiation réside chez Hermippe de Smyrne, biographe de la fin du III^e siècle. La question est toujours controversée, cf. L. Pernot, *L'ombre du Tigre*, Naples, D'Auria, 2006, p. 33. Des points communs entre la pensée politique démosthénienne et la philosophie de Platon ont été identifiés par P. Demont (la critique du peuple vendu, *μισθωτός*, dans *La Cité grecque archaïque et classique et l'idéal de tranquillité*, Paris, Les Belles Lettres, 1990 [rééd. 2009], p. 371-372) et P. Carlier (« volonté de dépasser les apparences », « dénonciation des illusions partagées », *Démosthène*, Paris, Fayard, 1990, p. 53-54).

4. *De Or.* I, 89

5. Sauf mention contraire, les traductions sont personnelles.

6. *De Or.* II, 183. Sur la notion, voir C. Guérin, Persona. *L'élaboration d'une notion rhétorique au I^{er} siècle av. J.-C.*, II. *Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin, 2009, notamment p. 66-72, 307-309.

7. Cet aspect de l'éloquence démosthénienne est connu des Romains : l'*Auctor ad Herennium* (IV, 37) illustre la *licentia* (traduction du grec *παρρησία*), figure qu'il connote négativement, par deux exemples tirés de Démosthène. Ses deux avatars, la *vis* et la *dissimulatio*, choquent l'éthique aristocratique, dont la *dignitas* exige un sens de la mesure dans l'engagement personnel, ainsi que la véracité des paroles prononcées.

de l'orateur ; contre ceux qui voudraient, au nom de leurs principes philosophiques, se priver du *movere* si crucial pour la persuasion des foules, Cicéron réaffirme la légitimité politique de cette compétence toute démosthénienne ; de façon plus originale encore, l'Arpinate n'hésite pas à assumer la valeur spectaculaire de l'éloquence : lorsqu'elle touche notre corde sensible, au tribunal ou au forum, elle exalte le lien social qui préside à sa manifestation⁸.

Dans ce contexte, l'un des grands enjeux des traités rhétoriques de l'année 46 avant J.-C. (*Brutus, De Oratore, De optimo genere oratorum*) consiste à lier étroitement forme et fond de l'éloquence, pour montrer que l'ampleur de l'art démosthénien tire sa source, et sa légitimité, de l'élévation morale, politique et philosophique de son auteur. Ce dernier, *homo platonicus*, gagne, par son exigence et sa recherche constante de l'idéal, sa place auprès des Idées⁹.

Ce caractère de perfection confère à Démosthène une place de choix dans la réflexion historique cicéronienne. L'Arpinate s'est toujours laissé guider par l'exemple des grands hommes du passé : *homo novus*, il pouvait fonder sa légitimité sur sa proximité avec leurs figures. Dans les moments de doute, c'est en se mettant à la place des personnages de l'Histoire qu'il progressait dans sa réflexion¹⁰. Un mouvement organique de croissance et de déclin s'exerce sur toute civilisation, Cicéron y est tout à fait sensible¹¹ ; mais l'excellence atteinte un jour par certains individus prouve que la perfection peut être approchée ici-bas : la mise en avant de Démosthène dans les traités rhétoriques relevait de cette logique, puisqu'il s'agissait de fournir un modèle historique à la jeunesse. Celle-ci, désorientée par l'affaiblissement du *mos maiorum* et du *tirocinium fori*¹², était allée chercher dans le classicisme grec de Lysias et Thucydide de nouveaux repères, propres à son goût aristocratique raffiné : Cicéron, en avançant la figure de Démosthène, invite cette génération à ne pas délaissé le forum, et à n'admirer d'auteur que pour des raisons objectives, comme l'est l'idéale perfection démosthénienne, seule capable de remplir la tâche la plus noble de l'orateur, l'engagement politique. Connu pour son philhellénisme¹³, le consulaire peut se permettre de tancer le « goût maniaque pour l'étranger »¹⁴ de ses jeunes concitoyens.

8. Sur ce dernier point, voir la comparaison de Démosthène avec l'acteur Roscius, *Brutus*, 290 : Cicéron veut que l'auditeur *in scaena esse Roscium intellegat. Haec cui contingant, eum scito Attice dicere, ut de Pericle audimus, ut de Hyperide, ut de Aeschine, de ipso quidem Demosthene maxime*, « qu'il comprenne que c'est Roscius qui est sur scène. Celui [l'orateur] qui y parvient, qu'il sache qu'il parle à la manière attique, comme nous entendons que ce fut le cas pour Périclès, pour Hypéride, pour Eschine, et surtout pour Démosthène lui-même ».

9. Cf. R. Degl'Innocenti Pierini, « Cicerone “demiurgo” dell'oratore ideale. Riflessioni in margine a *Orator* 7-10 », *Studi italiani di filologia classica*, 51, 1979, p. 84-100.

10. On peut penser aux *disputationes* évoquées en *Ad Atticum*, VIII, 3.

11. Par exemple dans le *Brutus*, 26 à 38, ou dans les *Tusculanes*, II, 5.

12. L'expression désigne l'année de formation qui suit la prise de la toge virile et consiste à accompagner un homme fait dans ses activités publiques.

13. Sur le philhellénisme de Cicéron, voir surtout J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, ÉfR, 1988 (rééd. 2014), p. 511-517.

14. E. Narducci, *Cicerone e l'eloquenza romana*, Rome / Bari, Laterza, 1997, p. 54, parle de « maniacale esterofilia ».

Pour toucher son public, Cicéron met en relief chez son modèle des qualités propres à séduire des Romains (ainsi de la *gravitas*¹⁵, ou de l'*industria*¹⁶, valeurs romaines et éminemment cicéroniennes), surtout ceux de son bord politique : l'idéal d'*otium cum dignitate* (« tranquillité dans l'honneur ») consiste, selon le *De Re Publica*¹⁷ et le *Pro Sestio*¹⁸ à rester actif si le repos des autres, celui de la cité, se trouve menacé. Démosthène, qui met en avant son caractère φιλόπονος¹⁹ (« ardent à la tâche »), refuse qu'un citoyen abandonne sa τάξις quand la cité est menacée, valorise de façon proche la « tranquillité juste et utile »²⁰. Il insiste également sur des vertus précieuses sous la tyrannie de César : l'*audacia*, jugée négativement dans le *De Oratore*²¹, est comptée dans l'*Orator*²² comme un mérite de l'orateur athénien.

Mettre en avant la figure de Démosthène, c'est donc inviter à une perfection politique et oratoire rendue plus accessible par la proximité du modèle avec le monde romain.

Précisément, en faisant de Démosthène son modèle, Cicéron ne risque-t-il pas de décourager les partisans du régime républicain ? L'orateur athénien a finalement été défait par Philippe et Cicéron, en 46, sous la pesante tyrannie de César, en 43 devant les menaces d'Antoine, n'a envie ni de connaître son échec, ni d'y entraîner ses lecteurs. Rome doit-elle inéluctablement connaître le sort tragique d'Athènes ? Justement non : des συγκρίσεις ethniques, menées par des Grecs comme Polybe et Posidonius, avaient mis en valeur que le génie romain ne consistait pas tant dans la création que dans la reprise et le perfectionnement (ξέλωσις) de découvertes étrangères²³. Cicéron connaît cette théorie, et s'en fait l'écho dans le prologue du premier livre des *Tusculanes* : les Romains ont fait mieux que les Grecs partout où ils s'en sont donné la peine²⁴. De façon significative, Cicéron lie cette circonstance avec ce qui fait l'excellence propre de Rome : l'action

15. *Brutus*, 35

16. *Tusculanes*, IV, 44

17. I, 4, 7

18. 45

19. *Sur la Couronne*, 160, 193, cité par Demont, *La Cité grecque...*, 1990, p. 375.

20. Demont, *La Cité grecque...*, 1990, p. 376.

21. III, 205. On assiste semble-t-il à une évolution dans sa perception cicéronienne de la parrhésia ; compte tenu des exemples de la *Rhétorique à Herennius* cités plus haut, il est probable que l'Arpinate ait aussi vu en Démosthène l'un de ses tenants. Dans le *De Oratore*, elle est dit *vox quaedam libera atque etiam effrenatio augendi causa*. L'épithète est neutre, voire positif ; en revanche le terme d'*effrenatio* a chez l'auteur une connotation négative dont, bien sûr, l'exorde de la *Première Catilinaire* témoigne. Enfin, le procédé voit son emploi restreint à l'amplification. Dans l'*Orator* (138), rédigé sous la tyrannie de César, la mention de la figure est semble-t-il différente : *ut liberius quid audeat* ; cette formule nous paraît prendre le contrepied d'un passage du *Pro Ligario* (23), dans lequel Cicéron s'excuse de la *licentia* et de l'*audacia* qu'il emploie devant César. En adressant ces mots au dictateur, Cicéron voit sans doute combien la tyrannie a réduit le champ de ce qu'il est permis de dire. Dans son traité, il préfère des termes plus neutres, voire positivement connotés. L'enjeu de la parrhésia n'est plus l'amplification, mais l'énoncé de la vérité ; la parole démosthénienne, qui en fait un usage si fréquent, doit pour Cicéron revêtir une valeur nouvelle.

22. 26.

23. Sur ce point, voir A. Desmouliéz, *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine de la fin de la République*, Bruxelles, Latomus, 1976, p. 474.

24. I, 1 : *meum semper iudicium fuit omnia nostros aut inuenisse per se sapientius quam Graecos aut accepta ab illis fecisse meliora, quae quidem digna statuissent, in quibus elaborarent.*

dans le monde²⁵. Pour avoir le temps de perfectionner les réalisations de la Grèce, il faut la continuité d'une cité fondée sur des valeurs solides²⁶. Pour le consulaire, les vertus morales et politiques de Rome ont assuré sa supériorité sur la Grèce. Passant au plan individuel, Cicéron le Romain peut espérer que ses propres vertus morales et politiques, et celles qui restent à sa patrie, le feront réussir là où Démosthène et la Grèce, nation moins politique, ont échoué²⁷.

C'est dans ce contexte fort riche que se place l'écriture des *Philippiques*. Démosthène accompagne Cicéron depuis longtemps dans son cheminement intellectuel et politique ; les circonstances historiques l'invitent à faire appel, de nouveau, à sa figure. Pour lui comme pour ses contemporains, l'exemple de l'Athénien doit être une aide dans le combat pour la République. Face aux menées pernicieuses d'Antoine, Cicéron peut s'appuyer sur le combat de son illustre modèle, et mettre en garde ses concitoyens contre une nouvelle défaite du régime républicain.

LES PHILIPPIQUES : UNE OCCASION HISTORIQUE

Simple jeu littéraire...

La correspondance de Cicéron contient, en 44 et 43 avant J.-C., deux références à Démosthène. Dans une lettre datée des Calendes d'avril 43²⁸, Brutus félicite l'orateur pour les discours qu'il lui a envoyés²⁹ : « j'ignore si le mérite de ces écrits réside plus dans ton courage ou dans ton talent ; mais je leur concède tout à fait ce nom de *Philippiques* que, dans une de tes lettres, tu leur donnais en riant ». *Iocans* : on a vu dans ce terme la preuve que la figure de Démosthène n'était pour Cicéron qu'une référence éloignée³⁰. Cette interprétation se heurte toutefois à de nombreux éléments.

En premier lieu, sans se livrer à des conjectures psychologiques, on peut estimer que c'est certainement la modestie, si souvent refusée par principe à Cicéron, qui lui a fait adopter un ton léger en présentant ses œuvres sous ce nom illustre³¹. Précisément, dès

25. I, 2 : *nam mores et instituta uitae resque domesticas ac familiaris nos profecto et melius tuemur et lautius, rem uero publicam nostri maiores certe melioribus temperauerunt et institutis et legibus.*

26. I, 2 : *tanta constantia, magnitudo animi, probitas, fides.*

27. On peut voir là une reprise de la thématique de la *scala naturae*, mise en lumière au livre IV du *De Finibus* : certes la Grèce a décliné ; mais le mouvement de la nature vers le bien se poursuit, il est à l'œuvre à Rome ; voir avant tout C. Lévy, *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, ÉfR, 1992, p. 505-506.

28. *Ad Brutum*, II, 3 : *nescio animi an ingeni tui maior in his libellis laus contineatur ; iam concedo ut uel Philippici uocentur, quod tu quadam epistula iocans scripsisti.*

29. Les *Cinquième* et *Septième Philippiques*.

30. H. Rahn, « Demosthenes und Cicero: Zur Frage der geistigen Einheit der Antike », in *Atti del I congresso internazionale di studi ciceroniani*, Centro di Studi Ciceroniani, Rome, 1961, p. 275.

31. W. Stroh, « Die Nachahmung des Demosthenes in Ciceros Philippiken », in *Éloquence et rhétorique chez Cicéron. Entretiens de la Fondation Hardt*, 28, Vandœuvres-Genève, Fondation Hardt, 1982, p. 36, rappelle que, Brutus étant un admirateur de Démosthène, Cicéron ne pouvait appeler ses discours *Philippiques* sans adopter le ton de la dérision. Dans la discussion qui suit son intervention, p. 39, A. D. Leeman évoque le *ridens dicere verum* d'Horace. Sous la plume de Cicéron, *iocari* peut revêtir des sens divers : il peut certes exprimer l'ironie (par exemple *Brutus*, 293), mais correspond plus généralement à une prise de distance

juin 60, Cicéron compare ses discours consulaires aux *Philippiques* de Démosthène³² : à la rigueur, si humour il y a, c'est celui que l'Arpinate met à remarquer l'espèce d'obsession qui le pousse, une nouvelle fois, à se mettre dans les pas de l'Athénien.

Brutus lui-même, dans une lettre du 2 mai 44, a fait parvenir à Cicéron, pour qu'il le corrige, le discours qu'il a prononcé sur le Capitole au lendemain de la mort du tyran. À son ami Atticus, Cicéron fait part de son jugement : « ce discours est plein de pensées remarquables, et d'un style insurpassable. Pour autant, si j'avais eu une telle cause à plaider, je l'aurais fait avec plus de chaleur [...]. Rappelle-toi les foudres de Démosthène, et tu verras qu'on peut parler avec beaucoup de poids, sans cesser d'être parfaitement attique »³³. Démosthène parle avec ardeur³⁴, gravité³⁵ et ses traits sont des foudres³⁶ : l'avis de Cicéron se situe dans la droite ligne de la réflexion des traités.

Comment parler, au milieu des menaces de mort, devant un peuple surexcité, en l'un des jours les plus décisifs de l'histoire de Rome ? À la question implicite de Brutus, Cicéron n'a qu'une réponse : comme Démosthène. Lui-même, avant même d'appeler ses discours *Philippiques*³⁷, les a rédigés avec un esprit et des tours démosthénien, comme nous tenterons de le montrer. La référence à l'Athénien ne semble donc pas une plaisanterie.

...ou exemplum au présent ?

Estimer que les références à Athènes sont frivoles, ce serait également oublier le contexte des derniers discours de Cicéron, et son propre état d'esprit.

En ces jours troublés, où tout peut arriver, il est profitable de faire appel à des modèles historiques. Le 17 mars 44, le Sénat convoqué par Antoine a accepté la ratification des actes de César, en échange de l'amnistie pour ses meurtriers³⁸. C'est Cicéron qui rédige le texte : il reprend les termes exacts de la loi d'amnistie athénienne de 403. Celle-ci avait été durable ; l'invoquer est de bon augure. C'est apposer sur la décision le sceau de l'Histoire.

En plus de renseigner sur les dispositions de son auteur, cette proposition montre qu'il n'a choqué personne qu'en une heure décisive, un consulaire emploie un texte grec pour sauver la république romaine. C'était faire resplendir, sur une Rome en proie

avec l'énoncé, parfois celui de l'adversaire (par exemple *Orator*, 27). La fonction du *iocari* est précisément de tourner un vice en ridicule ; entre amis, il est la marque d'une familiarité taquine (*Lucullus*, 17). Cicéron peut donc avoir ri de son propre vice d'identification. Du reste, il est impossible de savoir ce que Cicéron lui-même avait écrit dans sa lettre : on ne peut exclure que Brutus ait interprété comme plaisanterie une dénomination que Cicéron pensait adaptée à ses discours.

32. *Ad Atticum*, II, 1

33. *Ad Atticum*, XV, 1 : *est autem oratio scripta elegantissime sententiis, uerbis, ut nihil possit ultra. Ego tamen si illam causam habuissem, scripsissem ardentius [...]. Sed si recordabere Δημοσθένους fulmina, tum intelleges posse et ἀττικώτατα et grauissime dici.*

34. *Orator*, 26-27

35. *Orator*, 23-24

36. *Orator*, 234

37. On ne sait de quand date la lettre de Cicéron à Brutus, où le consulaire donne ce nom aux discours ; mais les références à Démosthène sont présentes dès les *Première et Deuxième Philippiques*, cf. Stroh, 1982, p. 23.

38. P. Willeumier, dans l'introduction à l'édition des CUF, p. xiv.

au doute, un rayon de la gloire d'Athènes, en même temps qu'inviter les Romains à ne pas se montrer inférieurs aux Grecs. Dans cette perspective, appeler ses discours *Philippiques*, les délivrer avec une manière démosthénienne, c'est faire comprendre aux Romains que le combat si célèbre de Démosthène, lui aussi, ne fut pas toujours de l'Histoire ; c'est leur faire prendre conscience des dangers, et de l'occasion grandiose devant lesquels ils se trouvent³⁹.

L'UNION DANS LE COMBAT POUR LA CIVILISATION

Une communauté d'enjeux

Il est d'autant plus facile d'enrôler Démosthène dans la lutte contre Antoine qu'elle présente des analogies avec son opposition à Philippe.

Cicéron écrit le *De Officiis* entre la fin octobre et le début novembre 44⁴⁰, soit entre les *Deuxième* et *Troisième Philippiques*. L'une des marques les plus notables de cette influence réside dans l'idée que le combat qui oppose la République à Antoine n'est pas une guerre civile, mais une guerre pour l'humanité, contre une bête sauvage⁴¹ ; Démosthène lui-même sait présenter Philippe comme un sauvage⁴². Combat pour la civilisation, puisqu'Antoine est un barbare, comme l'Hannibal du *De Officiis*⁴³ ; Philippe aussi est barbare⁴⁴. Antoine est à bien des égards un anti-Romain ; selon Plutarque, il est fasciné par l'Orient dès avant 44 ; ami des monarques hellénistiques comme Ptolémée Aulète⁴⁵, il est mis en parallèle avec Démétrios Poliorcète ; dans sa pratique oratoire

39. Cette démarche est surtout employée dans les discours prononcés devant le Sénat, public plus apte que le peuple à saisir la référence. Mais il faut noter que les *Philippiques* prononcées devant le peuple se ressentent aussi de l'influence de Démosthène, même si c'est à un moindre degré : par exemple, dans la *Quatrième Philippique*, Cicéron reprend l'alternance de *vituperatio* et *laus* qu'il a pratiquée dans la *Troisième*, donne un rythme particulièrement rapide à ses phrases (cf. 7-9), insiste sur le thème du *καρπός* (19), emploie des antithèses tranchées (19). Sur ces imitations, voir C. Wooten, *Cicero's "Philippics" and Their Demosthenic Model: the Rhetoric of Crisis*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986, p. 83-85, et Stroh, 1982 p. 25.

40. *Ad Atticum* XVI, 11

41. Par exemple *Treizième Philippique*, 22. Cf. *De Officiis*, III, 32.

42. *Deuxième Olynthienne*, 18 à 20. L'image de Philippe dans une certaine historiographie confortait sans doute Cicéron dans cette association, cf. le fragment 225 des *Fragmenta Historicorum Graecorum*, II B, de Théopompe (que Cicéron connaît bien, cf. *Brutus* 65), cité par L. Villard, « La Fortune de Philippe II », in *Signes et destins d'élection dans l'antiquité, Colloque international de Besançon*, M. Fartzoff, É. Smadja, E. Geny (dir.), Besançon, PU de Besançon, 2000, p. 186. L'insulte *belua* (« bête sauvage ») est très probablement la marque de l'influence de Démosthène, qui traite çà et là son adversaire de *θηρίον*, malgré les différences qui séparent les deux orateurs, liées aux doctrines développées par la philosophie hellénistique, cf. C. Lévy, « Rhétorique et philosophie : la monstruosité politique chez Cicéron », *RÉL*, 76, 1999, p. 139-157.

43. *De Officiis*, I, 38, et *Cinquième Philippique*, 25 : Antoine est comparé à Hannibal.

44. *Troisième Philippique*, 31

45. Plutarque, *Vie d'Antoine*, 3-4, cité par A. Michel, « Cicéron entre Démosthène et Shakespeare : l'esthétique des *Philippiques* », dans *Ciceroniana, Mélanges offerts à K. Kumaniecki*, A. Michel, R. Verdière (dir.), Leyde, Brill, 1975, p. 173.

même, il est un tenant de l'asianisme⁴⁶. Le combat de Cicéron peut dès lors épouser la cause du classicisme athénien, représentant de l'excellence humaine contre la décadence et la sauvagerie⁴⁷.

Même sur le plan personnel, les enjeux de la lutte évoquent la vie de Démosthène. Après l'attaque véhémement qu'Antoine a menée contre lui au Sénat, le 19 septembre 44⁴⁸, Cicéron comprend qu'il s'agit d'une lutte à mort ; il l'avoue dans une lettre à Cassius⁴⁹. Le consul l'accuse d'avoir rompu leur amitié, et d'être la cause de tous les maux de la République ; attaqué sur l'ensemble de sa vie, Cicéron la défend méthodiquement. La *Deuxième Philippique* est donc une justification exhaustive de sa vie, comme l'est pour Démosthène le *Sur la Couronne*. Le *De optimo genere oratorum* était la préface de Cicéron à sa traduction du discours⁵⁰. Les intentions avec lesquelles il a entrepris la traduction sont instructives : *nec converti ut interpres, sed ut orator* (« ma version est celle non d'un traducteur, mais d'un orateur »)⁵¹. Certes, l'un des enjeux était de montrer que c'était seulement avec son propre style que pouvait être rendu le feu des deux plaidoyers⁵² ; mais c'est surtout à l'esprit du texte que le consulaire a accordé son attention. Pour bien les comprendre et les retranscrire, il dû méditer sur les dispositions, les raisons, les arguments de Démosthène, et sur leur expression rhétorique, mettant à profit la réflexion menée dans les traités.

C'est donc dans une réelle familiarité avec la personne et l'éloquence de Démosthène que Cicéron aborde l'écriture de ses derniers discours. Contre Antoine, il possède en Démosthène un allié de poids.

L'imitation stylistique : le fruit de la réflexion rhétorique et politique

Cicéron a fondé sur son éloquence sa carrière et ses succès politiques. Son style a été l'arme de tous les combats ; il l'a travaillé, ciselé, aiguisé pour parvenir à ses fins. S'il le modifie à l'heure la plus grave de sa vie, ce ne peut être une simple tactique : c'est le résultat d'une réflexion sur les conditions et les buts de l'éloquence, qui l'amène

46. *Ibid.*

47. Cette forme de « jeu de rôle » avait été initiée, entre autres, par Pompée et César, qui voulurent être des nouveaux Alexandre, cf. A. Bruhl, « Le souvenir d'Alexandre le Grand et les Romains », *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, 47, 1930, p. 207-220.

48. Sur la date, voir l'édition des *Philippiques I à IV* dans la CUF, notes par Pierre Wuilleumier, p. 79-80.

49. *Ad Fam.* XII, 2, 1 : *caedem enim gladiator quaerit.*

50. Nous ne disposons pas de cette dernière, et l'on peut douter qu'elle ait été réellement effectuée ; cependant, l'argument majeur à cet égard, le fait que le discours ne nous soit pas parvenu, s'explique tout à fait par des circonstances littéraires et historiques (cf. l'introduction au *De optimo genere oratorum* dans la CUF, par A. Yon, p. 106).

51. *De optimo genere oratorum*, 14. Sur le sens de cette traduction, voir R. Boutin, « Quand Démosthène parlait latin. Le rôle des orateurs grecs dans la définition cicéronienne de l'éloquence », dans *Façons de parler grec à Rome*, F. Dupont, E. Valette-Cagnac (dir.), Paris, Belin, 2005, p. 45-72.

52. Pour A. Weische, *Ciceros Nachahmung der attischen Redner*, Heidelberg, Carl Winter, 1971, p. 192, il s'agissait entre autres de montrer que les périodes démosthéniennes, pour être rendues en latin, ne pouvaient se passer de certains traits cicéroniens, notamment dans l'abondance de subordonnées, quand le grec emploie plus facilement le participe.

à revenir sur sa pratique oratoire antérieure. Face à la menace tyrannique d'Antoine, Cicéron éprouve la valeur des pensées et des mots de Démosthène ; les emprunts de fond et de forme montrent l'achèvement de la réflexion engagée depuis 46, sinon depuis 55 avant J.-C.

Une première proximité réside dans la vision de l'Histoire. Rome, à la différence des autres cités, ne peut vivre dans la servitude. Elle ne peut se contenter de profiter paisiblement de la vie sociale ; sa véritable nature consiste en un élan perpétuel vers les valeurs universelles, c'est-à-dire vers la vertu. La pensée qui s'exprime dans la *Dixième Philippique*⁵³ émane du *Sur la Couronne*⁵⁴ : « jamais personne, disait l'Athénien, à aucun moment, n'a pu persuader notre pays de s'allier aux puissants, s'ils agissaient injustement, pour trouver la sécurité dans la servitude ; il n'a pas cessé un instant de s'exposer aux dangers en luttant pour le premier rang, pour l'honneur et pour la gloire ». Ce refus de transiger avec l'Idéal peut faire partie des traits dans lesquels Cicéron a reconnu la formation platonicienne de son modèle, sur laquelle il a médité au long de ses traités rhétoriques⁵⁵.

Dans la même lignée, le *De Officiis*⁵⁶ comprend une référence tacite au serment par les morts de Marathon du *Sur la Couronne*, dont il fait une illustration de la *magnitudo animi*, mépris pour les choses humaines, et de l'*elatio*, hauteur de vue qui n'a de réelle valeur qu'au service du « salut commun »⁵⁷. Précisément, dans le serment du *Sur la Couronne*, Démosthène loue le sacrifice des ancêtres « pour le salut et la liberté de tous »⁵⁸.

Cette hauteur de vue a besoin, pour être rendue, de l'*ornatus* et de la *copia* adéquats, comme un bref commentaire du passage déjà cité (*Dixième Philippique*, 20) permet de le montrer :

Omnes nationes seruitutem ferre possunt, nostra ciuitas non potest, nec ullam aliam ob causam, nisi quod illae laborem doloremque fugiunt, quibus ut careant, omnia perpeti possunt, nos ita a maioribus instituti atque imbuti sumus, ut omnia consilia atque facta ad dignitatem et ad uirtutem referremus. Ita praeclara est recuperatio libertatis, ut ne mors quidem sit in repetenda libertate fugienda. Quodsi immortalitas consequeretur praesentis periculi fugam, tamen eo magis ea fugienda uideretur, quo diuturnior seruitus esset.

Toutes les nations peuvent souffrir la servitude, mais pas la nôtre, et ce pour aucune autre raison que celle-ci : les premières rechignent au travail et à la douleur, dont le manque rend possible toutes les soumissions ; mais nous avons été éduqués et formés par les ancêtres pour

53. 20, cf. *infra*.

54. 203 : οὐδ' ἐδυνήθη πώποτε τὴν πόλιν οὐδεὶς ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου πεῖσαι τοῖς ἰσχύουσι μὲν, μὴ δίκαια δὲ πράττουσι προσθεμένην ἀσφαλῶς δουλεῦειν, ἀλλ' ἀγωνιζομένη περὶ πρωτείων καὶ τιμῆς καὶ δόξης κινδυνεύουσα πάντα τὸν αἰῶνα διατετέλεκε.

55. Il était peut-être aidé en cela par Panétius, qui avait loué, en Démosthène, un politique capable de faire primer l'honnête sur l'utile, selon Plutarque, *Vie de Démosthène*, 17.

56. I, 61 : *contraque in laudibus, quae magno animo et fortiter excellenterque gesta sunt, ea nescio quomodo quasi pleniore ore laudamus. Hinc rhetorum campus de Marathone, Salamine, Plataeis, Thermopylis, Leuctris...*

57. I, 63, Cicéron cite Platon (*Ménéxène*, 246c) : *etiam animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciae potius nomen habeat, quam fortitudinis.*

58. 208 : ὑπὲρ τῆς ἀπάντων ἐλευθερίας καὶ σωτηρίας.

rapporter toutes nos décisions et nos actions à l'honneur et au courage. Retrouver la liberté est une entreprise si resplendissante, qu'il ne faut pas fuir devant la mort même, pour reprendre sa liberté. Si c'est en fuyant le danger présent que l'immortalité s'obtenait, cette immortalité paraîtrait tout de même d'autant plus à fuir, que la servitude serait plus durable.

La brève antithèse qui ouvre le passage, les *conduplicaciones* (*laborem doloremque, instituti atque imbuti, consilia atque facta, ad dignitatem et ad uirtutem*), l'amplification de la première phrase par le recours à deux sentences successives, l'emploi d'un rythme grave (par exemple, le double crétique *nostra civitas non potest*) y contribuent. La *gravitas* est également servie par l'emploi de la période préférée de Démosthène, qui commence par l'énoncé clair d'une réalité, qui devient de plus en plus marquante au fil des subordinées⁵⁹ : la *copia* est ici nettement expressive.

Le deuxième emprunt de fond touche le rôle de l'orateur face aux événements politiques. L'identité de la cité est menacée par les menées du tyran ; à l'orateur de les mettre en lumière. Dès le *De Oratore*, Cicéron mettait en avant la *prudencia* de Démosthène⁶⁰. Dans les *Philippiques*, il prend à son compte un topos de l'orateur athénien : le rôle de l'homme politique est de prévoir l'avenir⁶¹. Cicéron confie ce rôle au Sénat tout entier : il ne veut manifestement pas se placer en position isolée ; peut-être faut-il y voir une réflexion sur l'*arrogantia* que la *grauitas* pouvait donner à l'orateur⁶².

Face à l'indolence du Sénat, Cicéron montre qu'il voit plus loin que ses concitoyens : ainsi fait-il part de son impatience dans l'exorde de la *Troisième Philippique* ; le Sénat vient seulement d'être convoqué, alors qu'Antoine n'attendra pas pour assaillir Decimus Brutus dans sa province. Le passage est manifestement imité du §37 de la *Première Philippique* de Démosthène⁶³. Le thème du *καιρός*, de l'occasion critique où tout va se jouer, apparaît également, comme au §18 de la *Septième Philippique* : dans les discours de Démosthène, il est l'expression même de la politique de l'orateur, à l'affût du moment favorable envoyé par les dieux⁶⁴.

En règle générale, pour inciter ses concitoyens à saisir l'occasion, Cicéron recourt à des procédés connus et employés par Démosthène : mots frappants⁶⁵, métaphores⁶⁶,

59. Sur l'emploi de cette tournure, voir G. Ronnet, *Étude sur le style de Démosthène dans les discours politiques*, Paris, De Boccard, 1951, p. 81-114.

60. *De Or.* I 89.

61. *Septième Philippique*, 19 : *est autem uestri consilii, patres conscripti, in posterum quam longissime prouidere* ; cf *Sur la Chersonèse*, 75-77.

62. Il a dégagé ce problème dans le *Brutus*, 282, à propos de Crassus.

63. *Serius omnino, patres conscripti, quam tempus rei publicae postulabat, aliquando tamen conuocati sumus, quod flagitabam equidem cotidie* ; cf. Démosthène, *Première Philippique*, 37 : τὸν γὰρ τοῦ πράττειν χρόνον εἰς τὸ παρασκευάζεσθαι ἀναλίσκομεν, οἱ δὲ τῶν πραγμάτων οὐ μένουσι καιροὶ τὴν ἡμετέραν βραδυτήτα καὶ εἰρωνείαν.

64. Par exemple *Sur la Couronne*, 202 ; cf. M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 231-244. Le rapport aux dieux, du reste, rapproche Démosthène et Cicéron : Cassandre qui ne cesse de prédire le pire, l'orateur garantit son public contre le découragement ; c'est tout le rôle des prières aux dieux, celle qui achève la *Deuxième Philippique* de Cicéron, la *Troisième* de Démosthène.

65. Antoine traité de gladiateur asiatique, *Septième Philippique*, 17.

66. Celle des semences de la guerre, dans la *Deuxième Philippique*, 55 de, est imitée du *Sur la Couronne*, 159.

hypotyposes chargées d'éléments affectifs⁶⁷, *obscenitas*⁶⁸, figures de mots qui mettent en lumière la réalité⁶⁹, figures de pensée comme l'épichérème interrogatif⁷⁰ en témoignent notamment.

Toujours dans le but d'inviter à l'action, Cicéron peut faire appel à un autre élément du style de l'Athénien : l'*incitatio* qu'il a mise en relief dans ses traités⁷¹. Dans les *Philippiques*, elle est fortement ancrée dans la réalité décrite : les exclamations de la *Dixième Philippique*, qui attestent des bons sentiments du consul Hirtius et d'Octave, ont été préparées par la description des dispositions des vétérans et de leurs chefs⁷² ; le passage descriptif, teinté de jugements de valeur, motive l'emportement, qui ne peut être taxé d'artifice. Démosthène ne fonctionne pas autrement dans le *Sur le Couronne*, comme Cicéron l'avait noté dans l'*Orator* : avant de s'emporter contre Eschine, « fléau de la Grèce »⁷³, l'orateur a pris soin de présenter, avec narrations et témoignages, la déclaration de la guerre d'Amphissa. L'emportement vient donner leur présence aux dangers qu'impliquent l'hésitation des sénateurs, et aux conséquences du comportement d'Eschine.

Parce qu'il voit plus loin, l'orateur occupe une position de supériorité inconfortable devant son auditoire ; c'est le troisième emprunt de fond de Cicéron à Démosthène. L'urgence et l'enjeu le poussent à exciter, voire à rudoyer son public : les nombreuses apostrophes de la *Huitième Philippique*⁷⁴ disent leur fait aux plus timorés, suivant une posture démosthénienne⁷⁵. Cicéron se sent seul au milieu du Sénat ; dans la *Septième Philippique*, il critique son *languor* comme Démosthène la *ῥαθυμία* des Athéniens dans la *Deuxième Olynthienne*⁷⁶.

L'orateur est bien conscient qu'il peut choquer : employant la figure de la *licentia*, Cicéron demande aux sénateurs de ne pas s'indigner qu'un homme comme lui, qui doit tant aux arts de la paix, refuse à présent cette dernière⁷⁷ ; l'atténuation d'une pensée paradoxale est un procédé bien connu de Démosthène⁷⁸. Dans l'*Orator*, Cicéron avait vu en Démosthène un orateur *audax*⁷⁹ ; il lui emprunte ici les moyens de corriger les effets négatifs de la *parrhésia*⁸⁰.

67. *Septième Philippique*, 11, qui rappelle les malheurs des Phocidiens exilés, *Sur l'Ambassade*, 80-82.

68. L'image du crachat, *Deuxième Philippique*, 63, est présente au 258 du *Sur la Couronne*.

69. L'hyperbate, par exemple, au paragraphe 33 de la *Cinquième Philippique* comme la *Troisième Philippique* de Démosthène, 70 ; l'énumération (Cicéron, *Treizième Philippique* 2), à comparer avec la liste des traîtres mentionnés par Démosthène, *Sur la Couronne* 295.

70. *Cinquième Philippique*, 29 et *Sur la Chersonèse*, 16-18.

71. *Orator*, 39 et *Brutus*, 35.

72. 15-16, cf. Wooten, 1986, p. 95.

73. En 159.

74. En 1 contre Pansa, 11 contre Calenus, 20 contre les autres consulaires, 28 contre L. Piso et L. Philippus.

75. Par exemple *Première Philippique* de Démosthène, 10.

76. *Septième Philippique*, 1 et *Deuxième Olynthienne*, 23.

77. *Septième Philippique*, 7-8.

78. Par exemple *Sur la Couronne*, 199.

79. *Orator*, 26.

80. Dans la *Rhétorique à Herennius* (IV, 36-37), déjà, Démosthène était pris comme modèle pour l'emploi de cette figure, cf. Weische, 1972, p. 122-123

Du reste, si l'orateur se met en avant, s'il attaque, ce n'est pas par agressivité. L'exorde de la *Deuxième Philippique* est à cet égard une imitation de celui du *Sur la Couronne* : aux protestations d'εὔνοια répondent les garanties de *moderatio* ; en échange, les deux orateurs réclament l'attention bienveillante de l'auditoire. La récapitulation des *res gestae*, comme aux §§11-21 de la *Deuxième Philippique* (notamment le rappel de l'*excitatio* du peuple, qui se précipita au secours du consul pour défendre la République contre Catilina), évoque le commentaire cicéronien de la partie éthique du *Sur la Couronne*⁸¹ : en rappelant qu'il a prouvé, par le passé, sa dévotion envers la patrie, l'orateur parvient à s'attirer la bienveillance de son public, autant qu'à l'émouvoir. L'ἤθος *summissum* que Cicéron reconnaît à Démosthène dans l'*Orator*⁸² vient atténuer l'impression d'orgueil qui s'attache à la véhémence.

L'*elatio*, l'indépendance à l'égard des réalités du monde, pouvait également isoler l'orateur, qui n'avait d'yeux que pour l'idéal : chez Cicéron, c'est le rôle des références philosophiques et historiques que de justifier cet idéal devant l'auditoire (ou le lecteur), comme à la fin de la *Deuxième Philippique*⁸³ ; le consulaire, qui bénéficie de tout l'apport de la philosophie hellénistique, met en avant, devant un auditoire cultivé, les fondements rationnels de son combat ; Démosthène ne pouvait faire appel qu'à l'Histoire, et à la γνώμη⁸⁴.

Tous ces points communs, indications d'une imitation consciente, ne doivent pas masquer les divergences. Les images poétiques, que Démosthène sait employer à l'occasion⁸⁵, sont inexistantes dans les *Philippiques* de Cicéron : lui-même préfère éviter l'emploi de termes poétiques dans l'éloquence⁸⁶ et l'enjeu de ses derniers discours lui laissait peu d'attention pour la beauté, à l'inverse de la situation du *Sur la Couronne*⁸⁷. Dans les quelques passages épидictiques du corpus, on trouve bien des images : ainsi à la fin de la *Quatorzième Philippique* :

o solem ipsum beatissimum, qui antequam se abderet, stratis cadaueribus parricidarum cum paucis fugientem uidit Antonium !

ô bienheureux le soleil lui-même, qui, avant de se coucher, sur un sol jonché des cadavres de ces parricides, a vu Antoine avec quelques compagnons en fuite !

81. *Orator*, 133 : *de suis factis, consiliis, meritis in rem publicam adgressus est dicere*.

82. Au §26.

83. Aux §§113-114, avec l'emploi de la définition : *pax est tranquilla libertas, seruitus postremum malorum omnium non modo bello, sed morte etiam repellendum*. Ou dans la *Première Philippique*, 29-35, l'emploi du thème de la vraie gloire.

84. *Sur la Couronne*, 97 par exemple.

85. Cicéron le sait : par exemple, l'image du peuple comme mer agitée, *Pro Murena*, 35, imite celle qu'on trouve dans le *Sur l'Ambassade*, 136, cf. Weische, 1972, p. 72.

86. L. Laurand, *Études sur le style des discours de Cicéron*, Paris, Les Belles Lettres, 1907, p. 56-57.

87. Ronnet, 1951, p. 153.

Il s'agit toutefois plus d'une amplification rhétorique que d'une image proprement dite. Sans doute Cicéron n'a-t-il pas voulu abandonner l'amplification épideictique, à laquelle il reconnaissait encore une valeur dans l'*Orator*⁸⁸.

Pour autant, la pratique cicéronienne se ressent de la réflexion conduite sur l'éloquence de Démosthène. Si le texte le montre, c'est aussi par ce qu'il ne présente pas : la très grande rareté des digressions, la parcimonie dans la mise en avant de l'*ego*, l'emploi de phrases en moyenne plus courtes que d'habitude⁸⁹ peuvent être attribuées à l'imitation de l'Athénien.

Communauté de vues, d'attitudes, de style : à l'heure où se joue la survie de la République et de l'orateur, la figure de Démosthène revêt pour Cicéron une importance cruciale.

RISQUE D'ÉCHEC ET RECTITUDE MORALE

L'imitation de Démosthène couronne manifestement la réflexion rhétorique de Cicéron. Cependant, les années 46-43 étant surtout occupées par l'étude et l'écriture de la philosophie, il peut être intéressant de replacer la référence à l'Athénien dans ce contexte, pour mieux en saisir la portée.

On peut estimer d'abord que dans son rapport à l'orateur, Cicéron transcende son besoin d'identification : la question n'est plus tant pour l'*homo novus*, de chercher un appui dans les grands hommes du passé, face à la morgue de l'aristocratie sénatoriale (celle-ci a volé en éclats, et c'est le consulaire qui fait figure d'autorité) ; il s'agit plutôt, pour l'homme Cicéron, dans sa solitude, au cœur d'une crise qui brouille les repères, de trouver un soutien qui lui donne de l'ardeur au combat. En reprenant l'action de Démosthène, il est sûr d'accomplir un acte que l'on n'a jamais cessé d'admirer chez l'Athénien, une lutte des plus nobles et célèbres de l'Histoire⁹⁰ : la résistance à la tyrannie, à la barbarie et au déclin. À l'appui de la philosophie qui l'appelle à s'opposer au tyran, Cicéron n'a jamais cessé, du reste, d'invoquer des figures historiques, grecques comme romaines⁹¹, comme pour assurer par la gloire de ces hommes la légitimité de ses théories.

On peut faire l'hypothèse que Cicéron trouve un appui encore plus direct dans la personne de Démosthène. Au-delà des identités nationales, il y a la communauté profonde du genre humain. S'il croit effectivement à l'immortalité des grands hommes, telle qu'il l'a représentée dans le Songe de Scipion du *De Re Publica*, Cicéron peut trouver une forme de réconfort à la pensée qu'un homme, toujours vivant, partage son combat. L'engagement politique est une forme d'ascèse, qui prépare l'immortalité des grands hommes⁹² : en reprenant le combat de Démosthène, Cicéron s'élève peut-être déjà aux réalités du ciel.

88. *Orator*, 125.

89. W. R. Johnson, *Luxuriance and Economy: Cicero and the Alien Style*, Berkeley, University of California Press, 1971, p. 56.

90. *De optimo genere oratorum*, 14 : *conuerti enim ex Atticis duorum eloquentissimorum nobilissimas orationes inter seque contrarias*.

91. Par exemple dans *De Re Publica*, VI, 8 ; *De Officiis*, I, 76 ; II, 80-81. À ce sujet, voir Lévy, 1992, p. 427.

92. *De Re Publica*, VI, 29.

Quant aux résultats de son action ici-bas, Cicéron est conscient de la possibilité de l'échec : mais, qu'il adopte une position platonicienne⁹³ ou stoïcienne⁹⁴, il sait que la valeur de son engagement vient de sa rectitude morale. Dans la *Treizième Philippique*, il avait répondu, à ceux qui déclaraient incertaine l'issue de la guerre : « il appartient à des hommes braves, comme vous l'êtes, de faire preuve de courage autant qu'il est en votre pouvoir, sans redouter les torts de la fortune »⁹⁵ ; le serment par les morts de Marathon, sur lequel il avait médité dans les traités rhétoriques, sans doute aussi dans le *De Officiis*, est tout proche : « le devoir des braves, tous l'ont fait ; quant au sort, ils ont eu chacun celui que la divinité leur a attribué »⁹⁶.

Peu après, Cicéron avait fait parler la Sagesse, qui l'avait appelé au sacrifice : « conserve ta vie et protège ta personne, ta position, les biens de ta famille, si seulement tu les estimes moins que la liberté, et que tu en jouis dans une république libre »⁹⁷. Démosthène refusait quant à lui la « servitude heureuse »⁹⁸ : l'homme n'est pas né que pour ses parents, mais aussi pour sa patrie⁹⁹. Peut-être Cicéron a-t-il uni, à l'heure décisive, l'orateur et celui dont il faisait son maître, Platon¹⁰⁰ : contre la tentation de « l'abandon de poste »¹⁰¹, du dégoût face aux torts du destin, les Lois du *Criton* appelaient à la « vénération, à la soumission et aux égards »¹⁰² pour la patrie, « plus sacrée qu'une mère et qu'un père »¹⁰³. Cicéron partagera peut-être l'échec de Démosthène, mais il aura participé comme lui de l'Idéal.

BIBLIOGRAPHIE

BOUTIN R., « Quand Démosthène parlait latin. Le rôle des orateurs grecs dans la définition cicéronienne de l'éloquence », dans *Façons de parler grec à Rome*, F. Dupont, E. Valette-Cagnac (dir.), Paris, Belin, 2005, p. 135-174.

CARLIER P., *Démosthène*, Paris, Fayard, 1990.

DEGL'INNOCENTI PIERINI R. « Cicerone “demiurgo” dell'oratore ideale. Riflessioni in margine a Orator 7-10 », *Studi italiani di filologia classica*, 51, 1979, p. 84-102.

93. *Phèdre* 248d-e.

94. *De Finibus*, III, 22.

95. *Est omnino fortium uirorum, quales uos esse debetis, uirtutem praestare tantum enim possunt, fortunae culpam non extimescere.*

96. *Sur la Couronne*, 208 : ὁ μὲν γὰρ ἦν ἀνδρῶν ἀγαθῶν ἔργων ἅπασι πέπρακται· τῇ τύχῃ δ', ἣν ὁ δαίμων ἔνειμεν ἐκάστοις, ταύτῃ κέχρηται.

97. 6 : *tuere ita uitam corpusque seruato, ita fortunas, ita rem familiarem, ut haec libertate posteriora ducas itaque his uti uelis, si libera re publica possis.*

98. *Sur la Couronne*, 205 : οὐ γὰρ ἐζήτουν οἱ τότε Ἀθηναῖοι οὔτε ῥήτορ' οὔτε στρατηγὸν δι' ὅτου δουλεύουσιν εὐτυχῶς.

99. *Sur la Couronne*, 205 : Ἦγεῖτο γὰρ αὐτῶν ἕκαστος οὐχὶ τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ μόνον γεγενῆσθαι, ἀλλὰ καὶ τῇ πατρίδι. Sur ce thème chez Cicéron, cf par exemple *Deuxième Philippique*, 17 et 31.

100. Le rapprochement est fait par Stroh, 1982, p. 35, qui se fonde notamment sur l'emploi de la prosopopée.

101. *Criton*, 51b : οὐδὲ λειπτέον τὴν τάξιν et *Sur la Couronne*, 192

102. *Ibid.* : σέβεσθαι δεῖ καὶ μᾶλλον ὑπέκειν καὶ θωπεύειν πατρίδα χαλεπαίνουσαν ἢ πατέρα.

103. *Ibid.* : μητρός τε καὶ πατρὸς καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἀπάντων τιμώτερόν ἐστιν πατρίς.

- DEMONT P. *La Cité grecque archaïque et classique et l'idéal de tranquillité*, Paris, Les Belles Lettres, 1990 (rééd. 2009).
- DESMOULIEZ A., *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine de la fin de la République*, Bruxelles, Latomus, 1976.
- FERRARY J.-L., *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, École française de Rome, 1988 (rééd. 2014).
- GUÉRIN C., *Persona. L'élaboration d'une notion rhétorique au 1^{er} siècle av. J.-C. t. I. Antécédents grecs et première rhétorique latine ; t. II. Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin, 2009.
- JOHNSON W. R., *Luxuriance and Economy: Cicero and the Alien Style*, Berkeley, University of California Press, 1971.
- LAURAND L., *Études sur le style des discours de Cicéron*, Paris, Les Belles Lettres, 1907.
- LÉVY C. *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, ÉFR, 1992.
- LÉVY C., « Rhétorique et philosophie : la monstruosité politique chez Cicéron », *RÉL*, 76, 1999, p. 139-157.
- MICHEL A., « Cicéron entre Démosthène et Shakespeare : l'esthétique des Philippiques », dans *Ciceroniana, Mélanges offerts à K. Kumaniecki*, A. Michel, R. Verdière (dir.), Leyde, Brill, 1975, p. 167-180.
- PERNOT L., *L'Ombre du Tigre*, Naples, D'Auria, 2006.
- RAHN H., « Demosthenes und Cicero: Zur Frage der geistigen Einheit der Antike », dans *Atti del primo congresso internazionale di studi ciceroniani*, Centro di Studi Ciceroniani, Rome, 1961, p. 265-282.
- RONNET G., *Étude sur le style de Démosthène dans les discours politiques*, Paris, De Boccard, 1951.
- STROH W., « Die Nachahmung des Demosthenes in Ciceros Philippiken », dans *Éloquence et rhétorique chez Cicéron*, Vandœuvres / Genève, Fondation Hardt [Entretiens de la Fondation Hardt, 28], 1982, p. 1-40.
- WOOTEN C. B., *Cicero's "Philippics" and their Demosthenic Model: the Rhetoric of Crisis*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986.